# L'Abeille de la Nouvelle-Orleans.

NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 18 JUILLET 1859.

Imprimé et publié par
G. F. WEISSE & Co.
TEXTE PROPRIETAIRES:
G. F. WEISSE. E. DUFOUR.
E. DUVERNOIS. S. BARRY.

Rue de Chartres, No 33, entre Conti et Bienville.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI MATIN, 18 JUILLET.

## Abonnés à la semaine.

Les porteurs de l'Abeille sont autorisés à recevoir des abonnemens "à la semaine" à raison de 25 cents pour les six numéros. On paiera aux porteurs.

Ventes à l'encan de ce jour.

Par Ant. Fernandez, au City Hotel, rue de la Commune—$2,000 de comptes et réclamations appartenant à la succession de Pierre Lévêque.

## Bulletin européen.

Les journaux d'Europe que nous avons reçus hier vont jusqu'au 30 juin pour l'Angleterre et jusqu'au 2 au soir pour le continent.

Le coup de foudre de Cavriana a changé la face des choses; la situation est entrée dans une phase nouvelle. Bientôt nous apprendrons, de tous les points de l'Europe, l'effet produit par cette grande victoire, dont les conséquences vont se dérouler avec une rapidité qui déjoue les calculs de la politique. Ce qui était possible, acceptable, pratique, hier encore, ne l'est plus aujourd'hui, et cependant nous approchons du moment où le terrain politique sera déblayé par la guerre et où la diplomatie européenne pourra reprendre son œuvre de réorganisation et de pacification générale.

Nous sommes encore, dit le Journal des Débats, sous l'impression de la grande nouvelle annoncée hier par le canon des Invalides, et qui a retenti maintenant dans toute la France. On attend, on veut des détails sur la bataille du 24 juin que l'enthousiasme public inscrit déjà parmi les pages les plus glorieuses de notre histoire. Mais les premiers détails apportés par les bulletins d'hier et d'aujourd'hui n'ont rien d'équivoque; ils sont décisifs sur les points essentiels; ils ne laissent rien ignorer de ce qu'il importe le plus au pays de savoir sur l'importance militaire et politique de cette journée mémorable. Vaincus dans trois combats et dans une bataille rangée, les Autrichiens avaient réuni leurs forces pour tenter un suprême et formidable effort, et réparer d'un seul coup leurs premiers désastres. Le jeune empereur d'Autriche, on le sait maintenant, était accouru en personne à la tête de son armée pour aller offrir la bataille aux alliés. Une bataille qui a duré seize heures consécutives et qui s'est engagée sur une étendue de cinq lieues, une bataille où l'armée autrichienne a donné tout entière s'est terminée par un nouveau triomphe pour nos armes, et par la retraite de l'ennemi, qui a laissé dans nos mains des prisonniers, des canons, des drapeaux en nombre considérable. Plus ce nouvel effort de la puissance autrichienne a été vigoureux, plus le résultat en est terrible et désastreux pour les vaincus. La longueur et l'acharnement de la lutte, en montrant que notre vaillante armée a trouvé des ennemis dignes d'elle, relève à tous les yeux l'importance et l'éclat de la victoire.

Le Moniteur contient, en tête de sa partie officielle, la note que voici:

"On ne semble pas se rendre un compte bien exact du caractère que présente la dictature offerte de tous côtés en Italie au roi de Sardaigne, et on en conclut que le Piémont, sans consulter le vœu des populations ni les grandes puissances, compte, à l'abri des armes françaises, réunir toute l'Italie en un seul Etat. Ces semblables conjectures n'ont aucun fondement. Les populations, délivrées ou abandonnées, veulent faire cause commune contre l'Autriche; dans cette intention, elles se sont naturellement mises sous la protection du roi de Sardaigne. Mais la dictature est un pouvoir purement temporaire qui, tout en réunissant les forces communes dans une même main, à l'avantage de ne préjuger en rien les combinaisons de l'avenir.

Le Nord, à propos de cette note, fait les réflexions suivantes:

"Les quelques lignes officielles du Moniteur sont à elles seules un événement politique d'une haute portée venant confirmer et sanctionner de re-chef les déclarations de l'empereur des Français, relativement au but qu'il poursuit en Italie. Non-seulement la France ne veut pas de conquêtes ou d'acquisitions territoriales en Italie, mais son allié le roi Victor Emmanuel, accueille par toutes les populations délivrées du joug étranger ou abandonnées par leurs souverains, ne veut être qu'un faisceau des forces réunies du peuple italien pour le délivrer d'une domination détestée. Il ne s'agit pas, pour le moment, de combinaisons territoriales ou d'annexions; le roi de Sardaigne n'accepte les pouvoirs exceptionnels que les peuples lui confient pour leur protection qu'à titre temporaire et provisoire, et jusqu'au jour où, après le triomphe de la cause nationale, la sagesse des grandes puissances, éclairées par les vœux des populations, aura à réédifier l'organisation politique de la Péninsule en la conformant à l'intérêt de l'équilibre européen.

"La note du Moniteur définit clairement et sans paraphrase la moindre équivoque le but de la guerre actuelle et les limites dans lesquelles la France entend la renfermer. [illegible]

On écrit de Rome que les troupes envoyées par le gouvernement pontifical à Ferrare, à Ravenne, à Forli et dans les autres villes de la Romagne ont replacé ces différentes villes sous l'autorité du Pape.

Les excès que les troupes du Pape sont accusées d'avoir commis à Pérouse ont causé dans toute l'Italie une vive indignation qui partout se tourne contre les Suisses, parce que c'est un des régiments connus sous le nom de Suisses qui a réduit la ville insurgée. Une dépêche officielle de Livourne, adressée au Conseil fédéral, dit que par suite des ressentiments populaires, les Suisses établis en Toscane sont en butte aux menaces et aux insultes. Le consul général de la république helvétique dans ce pays a protesté contre les accusations dont ses nationaux sont l'objet.

On continue à annoncer la retraite plus ou moins prochaine du cardinal Antonelli, et l'on assure que s'il est encore à la tête du gouvernement pontifical, c'est parce que le Pape n'a pas pour lui trouvé pendant quelque temps encore un pouvoir.

Le Times de ce dernier élève assez vivement contre l'attitude actuelle de la Prusse et contre ses projets d'intervention militaire et diplomatique. Il s'attache à démontrer que si les dangers dont se préoccupent la Prusse et la Confédération germanique ne sont pas complètement chimériques, ils sont au moins très-exagérés.

Le même journal annonce que le nouveau cabinet anglais a fait suspendre les préparatifs militaires qui se font dans les arsenaux de l'Angleterre. Le Times, se fondant sur des propositions qui auraient prétendument dû être faites par la Prusse en vue de restreindre les hostilités à la ligne du Mincio, suppose que le refus de ces propositions sera le signal d'une guerre générale, et reproche au gouvernement anglais de compromettre, par une inaction fondée sur des motifs d'économie, la sécurité de la défense de l'Angleterre.

Les nouvelles d'Allemagne ont toujours un caractère passablement alarmant, et quoique les journaux français s'efforcent de mettre en lumière le langage des feuilles germaniques qui sont opposées à une intervention armée de la Prusse et de la Confédération dans le conflit italien, il n'en reste pas moins établi que les dispositions des gouvernements restent fort hostiles aux vues poursuivies en ce moment par le cabinet des Tuileries, et pour tout à la politique qui lui attribuent leurs soupçons et leurs méfiances. D'ici dans les rapports diplomatiques une tension qui devient de plus en plus sensible. Le bruit courait à Paris que M. le comte Walewski allait rappeler de Dresde le premier secrétaire de légation, chargé d'affaires en l'absence du ministre, M. de Serres. La direction des intérêts français resterait confiée simplement à un deuxième secrétaire.

On comprend qu'en présence de l'attitude menaçante de l'Allemagne les préparatifs militaires de la France se continuent sur une vaste échelle. Les transports par le chemin de l'Est augmentent tous les jours. D'un autre côté, on reparle d'appeler la levée de 1859 et d'un emprunt de 150 millions. On prétend aussi qu'il se dresse au ministère de la guerre une liste de tous les anciens officiers et sous-officiers qui pourraient reprendre du service. Ils formeraient les cadres d'un corps de 150 mille hommes, gardes nationaux ou gardes mobiles, qui seraient chargés du service des villes et des forteresses, si la France était obligée de faire face à une agression venant du côté du Rhin. Dans ce cas aussi l'empereur laisserait l'armée à ses lieutenants et reviendrait à Paris avec sa garde.

### MEXIQUE.

Le steamer Tennessee, arrivé hier matin de bonne heure, nous a apporté des avis de Vera-Cruz jusqu'au 13 et de Mexico jusqu'au 8 juillet. L'état sanitaire de la première de ces villes ne laisse rien à désirer; on n'y a encore signalé aucun cas de fièvre jaune.

Le Tennessee a apporté ici $720,000 en numéraire. Au nombre de ses passagers se trouvait M. Dr. Serdo Tejada, ministre des finances du gouvernement de Juarez.

Le steamer anglais Trent, parti le 5 courant de Vera-Cruz pour Southampton, par la voie de la Havane, avait à son bord $2,256,306 en espèces.

La révolution qui avait éclaté au Yucatan a été facilement comprimée. L'ex-gouverneur Barrera ayant été fait prisonnier, les bandes insurgées se sont immédiatement dispersées.

Le gouvernement de Miramon se dispose à émettre la somme de [illegible] en papier-monnaie et à prélever un nouvel emprunt forcé.

Tapia le [illegible] que prochainement les réactionnaires, qui [illegible] au pouvoir des libéraux.

Le gouvernement constitutionnel a promulgué un décret d'expropriation contre les biens du clergé. La loi paraît, et beaucoup plus rigoureuse que celle de Lerdo. On trouvera plus loin la lettre de notre correspondant Mexicain.

Orléans à Louisville—Louisville, 16 juillet.—On signale vent, presqu'une tempête, à [illegible]

## Dépêches télégraphiques
TRANSMISES A L'ABEILLE.

### Nouvelles d'Europe
DE DEUX JOURS PLUS RECENTES.

### ARRIVÉE DE L'INDIAN.

*Hausse sur les Consolidés.*

PAS DE CHANGEMENT SUR LE COTON.

Farther Point (Canada) 17 juillet—Le steamer *Indian*, capitaine Grange, de la ligne de Québec et Liverpool, est passé devant cette pointe, ce soir. Il a été abordé par le bateau de la Presse-associée, auquel il a remis le sommaire suivant de ses nouvelles:

L'*Indian* a quitté Liverpool le mercredi, 6 de ce mois, et apporte des nouvelles de deux jours plus récentes que celles reçues par le *Borussia*.

*Marché au coton de Liverpool.*

Liverpool, 6 juillet—Les ventes de coton, durant les trois jours d'affaires après le départ du *Canada*, se sont élevées à 19,000 balles.

Les cours en général sont demeurés les mêmes; le marché était languissant à la clôture, mais les cours de la semaine dernière se maintenaient fermes.

*Consolidés*—Londres, 6 juillet—Les fonds continuent à s'améliorer, et une nouvelle hausse de 1|8 à 1|4 est signalée. A terme, les consolidés étaient cotés à 93 1|4 et 1|2 à la clôture.

*Céréales et Provisions*—Liverpool, 6 juillet—Le marché s'est clos avec tiédeur, et les prix ont une tendance à la baisse. Toutes les qualités ont légèrement fléchi depuis le départ du *Canada*.

Quant aux provisions, il ne s'en vend que faiblement, et les prix tendent à fléchir.

(☞ La dépêche ci-dessus a été reçue au moment où le télégraphe allait cesser de fonctionner. Nous n'avons rien obtenu sur les nouvelles du théâtre de la guerre en Italie.)

### Dernières nouvelles.

Le steamer *Weser*, de la ligne de Brême, parti le 4 courant d'Angleterre, et le *Borussia*, qui a quitté Southampton le même jour, sont arrivés tous les deux, à New York, samedi, 16. La dépêche transmettant les nouvelles reçues par ce double arrivage a paru dans les journaux d'hier. Nous en empruntons la traduction à notre confrère le *Temps*:

Londres, 4 juillet—Des dépêches de Vienne et de Paris, annoncent que le 1er du courant, une flotille française, composée de six vaisseaux de ligne, de cinq frégates et d'un grand nombre de canonnières, a été vue à la hauteur de Carrola près de la côte Dalmate.

L'escadre anglaise, composée de sept bâtiments de guerre, était au large d'Ancône à la même date.

Un télégramme de Berlin annonce que le prince Windisgratz, le généralissime très connu de l'armée autrichienne, est attendu ici chargé d'une mission spéciale de la part de l'empereur d'Autriche. Il est parti de Vienne et a passé à Dresde où il a eu une entrevue avec le roi de Saxe.

Un télégramme de Francfort sur le Mein, annonce que la Prusse et l'Autriche sont d'accord au sujet des commandements militaires et sur d'autres questions en discussion.

En conséquence, la diète germanique a décidé qu'une armée d'observation serait placée sur le Rhin.

Un télégramme de Vienne du 3 courant, dit que jusqu'à présent, il n'y a rien de nouveau.

Les troupes piémontaises, sous le commandement du roi, avaient entouré Peschiera, une des quatre forteresses du carré historique.

Un télégramme de Milan du 1er courant, dit que Garibaldi manœuvre au nord de Peschiera, près de l'Adige, et s'efforçait de fermer toute la vallée, afin d'isoler Vérone, frontière orientale du carré historique.

Par ce mouvement, il s'efforce d'intercepter les renforts autrichiens qui descendent continuellement des Alpes tyroliennes. Aux dernières dates Garibaldi était à Pigrano avec 5,000 hommes.

Une dépêche de Turin dit que le corps d'armée du prince Napoléon qui, aux dernières dates, avait quitté Parme pour se rendre sur le Pô, avait été renforcé d'une division française.

Des avis de Marseille, disent que des troubles ont éclaté à Messine. La frégate à vapeur des Etats-Unis qui était à Trieste, s'est rendue à Messine.

Des lettres d'Ancône et de Civita-Vecchia, dans les Etats du pape, annoncent que pendant les troubles à Perugio, qui furent réprimés par les troupes pontificales, Edward Perkins Esq. et un parti de Bostoniens, séjournant en cet endroit, ont été attaqués dans leur hôtel, et que leur bagage, bijouterie et autres articles de prix de la valeur de $25,000 ont été volés. Le propriétaire de l'hôtel a reçu un coup de feu, et la plus grande partie du mobilier a été détruite.

Les Bostoniens échappèrent avec beaucoup de peine aux assassins, en se cachant quatorze heures dans un endroit où la mère du maître de l'hôtel les conduisit.

Les derniers avis du siège de la guerre annoncent que les Autrichiens ont entièrement abandonné la ligne du Mincio et se sont retirés à Vérone, après avoir brûlé les ponts sur le Mincio à Mozzecano, Valeggio et Goito.

Des dépêches du quartier général autrichien disent que le nombre des officiers tués à la bataille de Solferino est de 23, et le nombre des morts et des blessés de 9000. Quatre mille autres n'ont pas répondu à l'appel. Aucun d'eux n'est revenu. Les Autrichiens avouent la perte de cinq pièces de canon.

Une dépêche de Munich, capitale de la Bavière, dit qu'une extra-session de la diète a été convoquée pour le 14 du courant, dans le but de lever de l'argent pour payer les frais de la mobilisation de l'armée.

Un télégramme de Paris dit que les préparatifs de la marine sont poussés à Toulon et à Brest avec la plus grande activité.

Une autre division de l'armée devait partir immédiatement de Lyon pour l'Italie.

D'immenses quantités de projectiles sont envoyées sans interruption de France au théâtre de la guerre.

Le gouvernement prussien a positivement déclaré à celui de France que les préparatifs militaires de la Prusse ne sont pas faits dans le but de commencer des hostilités immédiates contre la France.

Dans les cercles commerciaux de France, la confiance est un peu revenue depuis la bataille de Solferino.

Les commerçants de Lyon ont reçu d'Amérique des ordres suffisans pour compenser toutes les pertes occasionnées par la guerre.

Le déficit de la récolte de sucre en France fera naître, on le craint, de sérieuses difficultés pour l'année prochaine.

City of Baltimore—Ce steamer est parti de New York le 16 courant pour Liverpool, emportant $1,090,000 en espèces. Le *Vanderbilt* a quitté New York le même jour, pour Southampton et le Havre, ayant à son bord $1,337,000 en espèces.

### INCENDIE DU STEAMER RAVENSWOOD
SUR LE LAC PONTCHARTRAIN.

Le bateau à vapeur *Ravenswood*, parti de Mandeville samedi matin, à 6 heures, a pris feu à environ huit milles de cette dernière localité. Une épaisse fumée jaillissant de la case, derrière les chaudières, a été le premier indice du sinistre. L'équipage a immédiatement fait tous ses efforts pour maîtriser l'incendie, mais sans succès. Le steamer a été consumé jusqu'à la ligne de flottaison.

Toutes les personnes qui se trouvaient à bord—passagers, hommes d'équipage et employés—se sont sauvées, à l'exception d'un nègre dont on ne connaît pas le nom, et d'un homme nommé David Bloom, charpentier de profession, qui, dans le premier moment de terreur, s'est précipité dans le lac. Il n'y a donc eu que deux victimes, sur environ 30 personnes qui étaient à bord.

Le *Ravenswood* avait heureusement trois bateaux de sauvetage; ils ont été mis à l'eau, et les passagers s'y sont réfugiés. Le steamer *Arrow* se trouvait à Lewisburg au moment de la catastrophe; ayant aperçu la lueur de l'incendie, il a chauffé et s'est rendu à toute vapeur sur le théâtre du désastre. Il a recueilli les passagers descendus dans les canots et les a conduits à l'extrémité du chemin de fer de Jefferson.

Le corps de Mme Charles Lafitte morte à Mandeville ou à Madisonville se trouvait à bord du *Ravenswood* et a été consumé. Le bateau appartenait conjointement à John Grant, de Mobile, et à la compagnie des steamers de la malle de Mobile.

P. S.—D'après une autre version, le *Ravenswood* aurait eu 35 passagers. Peu de temps après la découverte du feu, les flammes avaient presque complètement enveloppé le bateau. La plus grande confusion a d'abord régné à bord, mais le capitaine a pu faire mettre les canots à l'eau sans trop de difficulté. Une des embarcations n'a pu servir, ayant été défoncée en touchant l'eau. Plusieurs passagers n'ayant réussi à trouver place dans les canots se sont jetés dans le lac sur des pièces de bois ou des portes arrachées à la chambre du steamer. Ils se sont soutenus de la sorte à la surface du lac jusqu'à l'arrivée de plusieurs embarcations parties en toute hâte de Mandeville.

Le maître d'hôtel avait déjà franchi plusieurs milles à la nage quand il a été recueilli. M. Moore, le commis, a été le dernier à quitter le bateau; il ne s'en est éloigné qu'après avoir sauvé une famille d'Allemands que la terreur avait paralysée et qui voulait rester à bord au risque de périr dans les flammes.

M. David Bloom, qui s'est noyé, venait à la Nlle-Orléans pour payer un billet de $300. Il avait sur lui la plus grande partie de cet argent en espèces et n'avait pas voulu s'en débarrasser. Il était en outre en proie à une terreur folle. Essayant de descendre dans un canot, il le fit chavirer; saisi à deux reprises lorsqu'il paraissait à la surface de l'eau, il a chaque fois échappé aux mains qui voulaient le ramener à bord et a enfin disparu pour toujours sous les flots.

Les passagers sont retournés à Mandeville sur les embarcations qui les avaient recueillis, tandis que l'*Arrow*, capitaine Hoffman, qui était arrivé à Lewisburg, deux heures après l'accident, se dirigeait sur le lieu du sinistre. En y arrivant, il n'a vu sur le lac qu'une épave que les flammes achevaient de dévorer, mais pas un être vivant, et la première pensée, de tout le monde sur l'*Arrow*, a été que le plus grand nombre des personnes à bord du *Ravenswood* avaient péri. Le capitaine Hoffman a pris la coque du *Ravenswood* à la remorque et l'a conduite à Mandeville où il a eu le plaisir de rencontrer les naufragés qu'il a pris à son bord pour les ramener à la Nlle-Orléans où ils sont arrivés à midi.

Le *Ravenswood* était estimé à $30,000 et n'était pas assuré.

John Todd—La maison John Todd, 12 & 14, rue Chartres, a réduit de 20 pour cent le prix ordinaire de ses marchandises afin d'en hâter la vente et de les remplacer par un [illegible]

## Correspondance Mexicaine de l'Abeille.

Mexico, le 8 juillet 1859.

Monsieur,

Il pleut depuis quinze jours sans interruption et la campagne est arrêtée. La brave déesse Bellone, qui craint fort les rhumes de cerveau, s'est abritée sous son parapluie et attend des jours meilleurs pour expédition-ner à pieds secs. MM. Woll et Busson toussent et ne font plus parler d'eux. Je n'aurai donc pas, Dieu merci, à vous entretenir de batailles sans résultats et de ces grands coups militaires où l'on ne tue que des malades et des traînards. J'apprends, cependant, que M. Marquez est parti de Guadalajara pour aller attaquer Tepic, ville considérable située à 25 lieues du port de Saint Blas. Tepic a été pris le 11 juin par les constitutionnalistes, et Marquez va pousser une pointe de ce côté-là.

Les diplomates étrangers sont en scène à cette heure; ils ont beaucoup donné à jaser pendant cette dernière quinzaine; il faut donc vous toucher quelques mots de leurs faits et gestes. Je commencerai par vous raconter la fameuse intrigue du convoi où MM. Otway et de Gabriac se trouvent tout naturellement affiliés.

A la fin de mai, le gouvernement de Mexico se décida, après beaucoup d'instances, à autoriser le départ d'un convoi d'argent pour Veracruz. M. Miramon, à qui le nom seul de Veracruz donne des crises de colère, refusa d'abord dédaigneusement de signer une mesure qu'il considérait comme une concession au gouvernement de Juarez. Cependant, pressé par ses ministres (qui avaient leurs raisons pour cela) il consentit à publier le décret d'autorisation en frappant d'un droit extraordinaire de 8 0|0 l'argent que les négociants allaient envoyer au port. Le droit ordinaire est de 4 0|0. M. Juarez avait annoncé officiellement, quelques jours auparavant, qu'il ne prélèverait sur les remises que 4 0|0 d'exportation, conformément au tarif. Il s'engageait, d'ailleurs, à faire respecter les chariots lorsqu'ils arriveraient sur le territoire occupé par ses troupes.

Les concessionnaires furent dispés pour Jalapa. Il était convenu que, arrivé là, M. Robles ferait une trêve de quelques heures avec le chef constitutionnaliste envoyé au devant des chariots, et que le convoi serait pacifiquement conduit à Veracruz sous l'escorte d'un détachement de troupes fédéralistes.

Il est bon d'ajouter que les assurances avaient été prises à Veracruz, que de fortes sommes étaient destinées aux Etats-Unis et aux négociants du port car la plupart des maisons de Veracruz sont des succursales et elles ne peuvent faire honneur aux traites tirées sur elles si des remises périodiques d'argent monnayé ne leur sont expédiées de Mexico. Le métal étant à peu près le seul produit du pays, les échanges avec l'étranger se font en piastres et en lingots. Pas de convoi, pas d'échange—pas de commerce, plus de revenus de douane, et la vie financière est suspendue. Il n'y a sur toute cette côte orientale que Veracruz et Tampico qui jouissent du droit de communiquer et d'échanger avec les pays d'outremer, c'est là seulement que les assurances peuvent être acceptées et les droits d'exportation perçus.

Le convoi partit et arriva sans encombre à Jalapa; les négociants, quoique surchargés d'un droit très élevé, dormaient tranquillement sur les deux oreilles, quand un courrier extraordinaire arrivé le 21 de Veracruz annonça que M. Robles, obéissant aux instructions secrètes du Président, avait donné l'ordre aux chariots de prendre la route de Mocambo.

Mocambo est une plage ouverte située à deux lieues et demi de Veracruz, en face de l'île de Sacrificios; le remous y est dangereux; c'est, tout au plus, l'ébauche d'une crique. Figurez-vous, je vous prie, l'alarme et l'indignation des expéditeurs d'argent quand cette nouvelle leur arriva. Les négociants qui envoyaient leurs piastres en France et en Angleterre, prenaient la chose en patience: car ils y gagnaient un quatre pour cent par l'exportation directe; ils déclarèrent cependant que c'était là un tour pendable et protestèrent comme les autres.

Voici de quelle manière le guet-apens avait été concerté. Le jour même de la publication de l'autorisation par décret, Miramon fit venir Robles, le moins délicat de ses ministres en fait d'escobarderies, et lui intima son désir de frustrer Juarez des droits qui lui revenaient sur le convoi, d'après l'ordonnance des douanes maritimes, et d'empêcher les négociants du port de fournir des ressources pécuniaires aux constitutionnalistes en escomptant les droits d'importation. On arrivait à ce dernier résultat en envoyant promptement à Southampton les piastres qui leur étaient consignées par les maisons de Mexico. Mais pour que le tour réussit, il fallait avoir sous la main un vaisseau de guerre étranger qui se chargeât d'envoyer prendre à Mocambo l'argent que le convoi détourné de sa destination, allait y déposer.

M. Otway fut mandé mystérieusement au palais, on lui exposa le projet, et le ministre de S. M. trouva la chose bonne à entreprendre et facile à exécuter. Il partit sur le champ et avertit M. Hall, capitaine de la *Vigorous*, de tenir ses canots prêts et de prendre à son bord l'argent du convoi. C'était une affaire de $50,000 pour le capitaine Hall, qui se trouvait à couvert par l'ordre du ministre pouvait, sans scrupule, faire un si beau coup de filet. Je ne crois pas, comme on l'a dit, que M. Otway se soit laissé entraîner par la promesse d'un pot de vin proposé; sa nature hésite ne rumine pas une vilenie; sans doute, il n'y avait aucunement dans le cas la haute opposition politique à Juarez—et il se laissa dans l'affaire. Triste alternative que celle où l'honneur d'un fonctionnaire public ne peut être sauvé que par une déclaration de sa bêtise!

M. de Gabriac avait été mis dans le secret. Il ne pouvait offrir un appui direct au guet-apens projeté, car M. Penaud lui avait fait savoir, il y a quatre mois que les règlements de la marine française ne permettent pas aux officiers de mer de tripoter sur les côtes et de recevoir de l'argent à bord des vaisseaux de l'Etat. Mais il trouvait l'idée heureuse et très fondée en diplomatie. Ces messieurs paraissent avoir adopté la maxime "que la fraude et le guet-apens sont, pourvu qu'ils réussissent, des moyens politiques qu'on ne doit pas rejeter."

La seconde partie du projet consistait à faire tomber les constitutionnalistes dans une embuscade et à les y écharper, au moment où ils se présenteraient pour relayer le convoi jusqu'à Vera Cruz. C'est pour mieux assurer le coup que M. Robles avait reçu l'ordre de partir pour Mocambo avec 1800 hommes. En résumé, il y a en cette affaire un triple guet-apens: guet-apens politique, guet-apens financier, guet-apens militaire.

Par malheur pour la conspiration, Juarez fut averti à temps de ce qui se tramait, et le bruit en vint bientôt aux oreilles de M. Mac-Lane. L'Américain ayant appris qu'il y avait dans le convoi de l'argent destiné à des citoyens et à des ports des Etats Unis déclara qu'il s'opposerait par la force à l'embarquement des piastres à Mocambo et que, si le cas l'exigeait, il ferait attaquer Robles, comme pirate ou contrebandier, par ses soldats de marine. L'affaire prenait une tournure compromettante; le capitaine Hall qui, après tout, ne se souciait nullement d'engager son pavillon dans un conflit de sale espèce, fit savoir à M. Otway qu'il n'enverrait point ses canots à Mocambo. Dès lors, le coup était manqué; et il ne restait plus alors au diplomate qu'à aviser à une rétractation, la moins scandaleuse possible.

Les négociants anglais protestèrent contre cette intrigue où leur ministre jouait à pile ou face une somme de cinq millions. M. Otway fit l'étonné, se récria et somma M. Robles de faire partir le convoi pour Mocambo. Quant à M. de Gabriac, il n'entendit à rien et pluôt que d'opérer sa reculade il répondit à la commission des négociants français que M. Miramon était dans son droit et que l'insuccès de tour de Jarnac projeté était très à regretter. M. de Gabriac a protesté, en outre, contre le 4 0|0 d'exportation que va prélever Juarez.

M. Robles a donc lâché prise à son corps défendant, mais non sans mettre la main dans le sac; il s'est adjugé 30,000 piastres à titre de je ne sais quoi. MM. Otway et Gabriac se sont bien gardés de protester contre cette incroyable spoliation. A leur avis, tout ce que font les drôles de la réaction est en ne peut mieux fait.

Voilà l'histoire impartialement racontée. Je la livre toute tiède d'infamie à l'appréciation de vos lecteurs.

Ma chronique de tripotages diplomatiques serait incomplète si je passais sous silence un triste épisode de la dernière quinzaine.

Un Français nommé M. Henri Pomier avait été incarcéré arbitrairement à la fin de mars dernier par le vicomte de Degollado dans la vallée. M. le ministre de France non content de repousser très durement la femme de l'homme qui venait lui demander aide pour son mari, avait péremptoirement refusé de faire aucune démarche pour obtenir la mise en liberté du prisonnier. Après son élargissement M. Pomier se présenta à la Légation française pour faire légaliser une réclamation en dommages et intérêts contre le gouvernement mexicain. Ordre avait été donné par le vicomte de repousser la réclamation et le réclamant. L'attaché de la Légation obéit brutalement à la consigne, et M. Pomier se voyant éconduit s'emporta en de dures paroles furent échangées. L'attaché, prenant feu, maltraita le solliciteur et le jeta à la porte. Ces deux messieurs n'étant rencontrés dans la cour du Palais, deux jours après, des mémoires furent encore proférées et une rixe à coups de canne et à coups de poing s'engagea. M. Pomier fut arrêté et écroué dans un ignoble cachot de la Acordada. Ce fut en vain que plusieurs personnes allèrent prier M. de Gabriac de souper court à cette affaire et de laisser mettre le prisonnier en liberté. Il se refusa à toutes les sollicitations et alla jusqu'à répondre: "Je ne ferai rien pour cet homme-là, il pourrira en prison, je ne veux plus entendre parler de M. Pomier". Le malheureux a été atteint par le typhus et il n'est sorti de son cachot que pour aller mourir dans un pauvre demeure.

Les Français ont protesté contre cette lâcheté du ministre en assistant en masse à l'enterrement de leur infortuné compatriote.

On parle toujours d'un changement de ministère et d'un coup d'Etat. Miramon, s'il fut en croire les gens du palais, est décidé à s'emparer des propriétés ecclésiastiques et à publier un manifeste démocratique. Nous verrons.

M. MacLane a envoyé, il y a douze jours, une note menaçante au gouvernement de Mexico. J'ai lu ce document. Il réclame le ministre américain demande à Miramon une réparation éclatante des assassinats de Tacubaya, du rut-agé de l'inquisition aux consuls des Etats-Unis et d'autres méfaits internationaux. C'est peut être l'avant-coureur d'une déclaration de guerre. On n'attend d'ailleurs généralement à l'intervention prochaine et efficace du gouvernement américain contre le parti dont Miramon est le chef. Vous savez, en savoir, à ce sujet, beaucoup plus long que moi. Je ne forme à souhaiter que dans l'état de ruine et d'abaissement où se trouve le Mexique, toute intervention étrangère est désirée et sera incontestablement accueillie par les propriétaires et les gens de bien.

P. G.—Le gouvernement a fait interdire au public le bureau télégraphique de Plateriens où ce qui donne lieu à des sensibilités considérables. [illegible]

## CHRONIQUE LOCALE.

Enquête—M. Wernham, député du coroner, a pratiqué hier la levée du corps de Daniel Maxwell, âgé de vingt-huit ans et matelot de M. Chambon, capitaine du bateau de remorque St Charles. Il était endormi sur le bord du bateau d'où il est tombé dans le fleuve.

Le *St Charles* était amarré au-dessous du government wharf. L'accident est survenu jeudi soir et l'on a trouvé le cadavre hier matin.

Homicide—Pierre Lepine est entré hier à l'Hôpital de Charité. Il avait la tête ensanglantée, une blessure au côté gauche et une partie du nez enlevée. Il déclare avoir été assailli par un homme, au bayou des Allemands, paroisse Jefferson, près le chemin de fer des Opelousas, où il travaillait.

Lepine blessé qu'on se relevant il prit une hachette et tua son adversaire sur le coup. Il se rendit aux autorités et celles-ci, après son affidavit, lui permirent de se faire transporter à l'Hôpital.

Rixe—Robert Watson et sa femme, demeurant dans la rue Erato, entre Magazine et Constance, se sont pris de querelle hier soir. On s'est servi de couteaux et de hachettes. Watson dit que quand il rentra chez lui, sa femme était de mauvaise humeur; à la suite de quelques paroles, il la frappa. Mme Watson se saisit d'une hachette et le blessa à la main. Mme W. a reçu une blessure à la tête.

—Un homme Dailey, longshore man, a été assommé au coin des rues Barthélemy et Annonciation, par Mathew Dunn et James Brannegan, avec lesquels il se battait. Malgré sa perte de sang, il put se traîner chez un ami qui le fit transporter à l'hôpital. Les blessures sont très-douloureuses, mais, dit-on, ne sont pas graves. Nous ignorons si Dunn et son compagnon ont été arrêtés.

—Les trois frères Hanley et un nommé Flannegan sont impliqués dans une rixe dont le salle de Malcolm Kelly, rue Poydras, a été le théâtre samedi soir. Les personnes présentes dansaient au son d'une flûte; pendant la danse, un différend survint entre James Hanley et Flannegan, et celui-ci ayant été frappé, retraita dans la rue. Là, un des frères Hanley (Patrick) essaya de protéger l'assaillant, mais il reçut deux coups de poignard à la main et dut se retirer. Un troisième membre de la famille (Robert) se présenta et fut obligé de battre en retraite, après avoir reçu un coup de couteau à la cuisse.—James Hanley, celui qui le premier avait frappé Flannegan, prit alors la fuite et, à l'encoignure Poydras et St. John, il fut arrêté par deux hommes qui voulaient l'arrêter. Il remonta en courant la rue du Cirque et se précipita dans la pension de Mme Burns, où il déposa, dit-on, ses armes. Il en sortit peu après et monta la rue Poydras, près Poydras, où il fut arrêté par le lieutenant Dryden et l'officier spécial Dalton, qui n'avaient cessé de le poursuivre. — Hanley accuse Flannegan d'avoir porté des coups de poignard, mais on sait que c'est lui qui a blessé ses frères. L'accusé est au poste du Premier District, avec Flannegan.

Une rixe a eu lieu, hier, au coin des rues Orléans et Royale, entre M. A. Ferrer et M. Rodriguez. Ce dernier a frappé M. F. qui lui a porté un coup de poignard; le poumon gauche a été atteint.—Il paraît que samedi soir M. Ferrer, qui était chez sa belle-mère, rue de Chartres, fit appeler l'officier Lenfant et lui annonça que M. Rodriguez et une autre personne l'avaient menacé, qu'ils lui avaient fait dire de venir leur donner satisfaction, (M. F. avait refusé un cartel,) que la dame de la maison leur avait ordonné de se retirer et qu'ils l'attendaient à l'encoignure. M. F. ajouta qu'il avait mandé l'officier car il craignait d'être tué.—Hier, en passant dans la rue d'Orléans, M. F. rencontra M. R.; on sait le reste.—M. R. a été transporté chez lui, rue d'Orléans, No 331. Sa blessure est très grave.

Duel—Deux jeunes gens de cette ville se sont battus à l'épée, samedi matin, sur l'habitation Burthe, près Carrollton. Un d'eux a été légèrement blessé.

Officiers spéciaux.—Les officiers spéciaux Smith, Isard et Farrel sont partis pour New-York où ils passeront quelques semaines afin de se perfectionner dans le "art" et graver dans leur mémoire les traits des "escrocs et dangereux" dont une délégation viendra probablement s'établir ici l'hiver prochain.

Vente de propriétés.—L'Hôtel des Etats-Unis, rue des Champs Elysées, Troisième District, a été vendu à l'encan, samedi, par le shérif. M. Dominique Verges en est l'acquéreur. La propriété a rapporté seize mille trois cents piastres.

Le terrain qui fait face à la rue Victoire, immédiatement derrière l'Hôtel, a été adjugé à M. P. Irwin pour treize cents piastres.

Université de la Louisiane.—Les examens annuels au collège de MM. Sears et Dufau, faisant partie de l'Université de la Louisiane, commencent aujourd'hui et se termineront vendredi soir, 22 courant, par un concours, quelques scènes jouées par les élèves et la distribution des prix. Nous accusons réception d'une obligeante invitation de MM. Sears et Dufau.

L'Epoque.—Nous avons reçu hier les premiers numéros d'un journal français que M. E. Pasbeno vient de fonder à New-York. L'*Epoque*—c'est le nom de la nouvelle feuille—paraît tous les samedis et est rédigé avec talent. Nous prions l'éditeur d'agréer l'expression de nos vœux pour le succès de son entreprise.

MM. Wise et Aylett.—Richmond, 17 juillet.—Le duel entre MM. Wise et Aylett a eu lieu dans la Caroline du Nord, et non à Danville, comme cela avait été dit. La difficulté est venue à la suite d'une controverse entre l'*Enquirer* et l'*Examiner*, au sujet de la non-intervention. Sur le terrain, Aylett retira son cartel et offrit une réconciliation que Wise refusa.

M. et Mme Sickles. — L'affaire Sickles, qui s'est dénouée il y a quelque temps devant le tribunal criminel de Washington, a eu assez de retentissement pour que les moindres péripéties du procès et du drame sanglant qui l'a motivé soient présentes à l'esprit du lecteur. L'honorable Daniel E. Sickles ayant acquis la preuve positive que sa femme entretenait avec M. Philip Barton Key une liaison criminelle, s'arma et tua de sang-froid ce dernier. Le Jury l'acquitta. On pensait naturellement que le crime de la femme et le sang versé par le mari élèveraient entre eux une barrière infranchissable. On se trompait. La *Tribune* de New-York, nous apprend qu'ils se sont réconciliés et que M. Sickles vit depuis quelques jours maritalement avec la femme qu'il avait d'abord répudiée!

### LA BATAILLE DE SOLFERINO.

La *Patrie* du 29 (publiée le 28 au soir) nous apporte la lettre suivante, datée de Cavriana, le 25 juin:

"Encore une glorieuse journée que celle d'hier!

"Je ne puis donner tous les détails de la bataille, je ne les connais pas encore, je résume les faits à ma connaissance, car le temps ne me permet pas de les raconter plus longuement.

"Etant à Brescia, les 20 et 21 courant, nous apprîmes que l'ennemi avait abandonné Montechiaro et Castiglione. En conséquence, nous marchâmes en avant avec l'empereur pour occuper ces positions. Le 24, nous arrivâmes à Castiglione à six heures du matin, et nous trouvâmes une colonne de chez nous en train de se battre à une demi lieue de là avec les Autrichiens, commandés par leur empereur en personne, qui, dit-on, leur avait promis de les mener le soir même dîner à Milan, et le lendemain de nous noyer tous dans le Tessin.

"Inutile de dire que leur armée était formidable.

"L'attaque, commencée à Solferino, situé près de Castiglione et du lac de Garde, sur un des forts mamelons de la chaîne des montagnes du Tyrol, ne se fit pas sans pertes sensibles de notre côté, car les deux régiments 91e et 98e de ligne, ainsi que le 17e bataillon de chasseurs (1er corps) avaient à lutter contre un corps dix fois supérieur en nombre, de plus, avantageusement posté sur ce mamelon, et retranché dans une forte tour qu'on couronnait la crête.

"Les nôtres commençaient à se replier, écrasés par le nombre, lorsque le bataillon des chasseurs de la garde et les deux premiers régiments de voltigeurs, formant ensemble la première brigade (Manèque) de la 2e division (Camou), courut les secourir; à notre vue, ils se mirent de nouveau sur l'ennemi, qui fut culbuté et chassé de sa position. Nous le poursuivîmes la baïonnette dans les reins jusque dans le fond du ravin, où il y avait un autre village.

"La fusillade recommença par les fenêtres et les créneaux. C'est toujours dans ces occasions que nous perdons plus de monde.

"Nous chassâmes néanmoins, les Autrichiens de ce village et de six ou huit belles positions qu'ils occupaient, sur les mamelons qui longeaient le lac de Garde.

"Plusieurs villages furent également enlevés.

"Enfin, à force de tirailler, nous avions eu toutes nos munitions et nous n'avions plus pour défense que nos baïonnettes et les pierres qui nous tombaient sous la main.

"Nous en fîmes bon usage, mais l'ennemi s'aperçevant de cela en profita pour aquérir un instant sa position. A cet les grenadiers et les zouaves arrivèrent se joindre à nous et soutinrent le feu avec l'artillerie, pendant que nous renouvelions nos munitions. Ceci accompli, nous reprîmes notre charge et les ennemis se retirèrent sur le fort village de Cavriana; ils se retranchèrent encore dans les maisons et les clochers des églises, où il faut dire, la vérité, ils nous causèrent des pertes d'importance; mais dès que nous fûmes au-dessus du mamelon, sur lequel ce village était encore situé, nous en fîmes un horrible carnage et les repoussâmes jusqu'à l'extrémité.

"Pendant que l'infanterie de la garde présentait ainsi ces beaux exploits dans la montagne, la cavalerie tout entière, cent bouches à feu, nous défendaient dans la plaine, à notre droite, où elle battait la cavalerie autrichienne de la belle importance.

"L'empereur était au milieu de nous, affligé plus d'un aplomb, sous ses bouches à feu; il est resté toute la journée, de notre avis toujours au jour le plus dangereux, malgré [illegible]

"Aujourd'hui, comme à Magenta, il y a quelques régiments d'entre eux pour enterrer les morts et relever les blessés.

"Nous avons fait une grande quantité de prisonniers et pris beaucoup de canons. Nous leur avons enlevé toutes les bonnes positions, et nous sommes sur les bords du Mincio. Mais on ne pourra pas donner de cette affaire, et la guerre est finie encore."

On écrit également de Cavriana, le 26 juin, à l'un de nos confrères parisiens:

"L'empereur était arrivé à Castiglione à 6 heures du matin, le 24 juin, il se rendit d'abord sur un point culminant qui domine la ville et qui lui offrait un excellent point d'observation. [illegible]

### (suite)

engagée sur une étendue de plus de cinq lieues, depuis le lac de Garde jusqu'à Guidizzolo. L'empereur Napoléon, immédiatement à cheval, s'est rendu à Solferino, accompagné de tout son état-major.

"C'est là que le combat avait lieu avec le plus d'acharnement. C'est également sur ce point que les efforts de l'armée se portèrent lors de la première victoire gagnée par Augereau en 1796. Trois fois ce point important fut pris et repris; il fut enfin enlevé, à la baïonnette, sous les yeux de l'empereur par la division Forey.

"Les Piémontais, qui occupaient l'aile gauche, se sont admirablement battus. Les Autrichiens, qui avaient tenté un dernier effort, ont commencé à céder vers deux heures. La bataille avait commencé entre trois et quatre heures du matin. Les Autrichiens ont montré une grande énergie; leurs positions étaient très habilement choisies. L'empereur François-Joseph commandait en personne et contribuait par sa présence à soutenir la valeur de ses troupes.

"Chassés de Solferino, les Autrichiens ont concentré tous leurs efforts sur notre droite, où la cavalerie a eu occasion de donner avec un élan irrésistible: notre infanterie et notre artillerie ont été admirables comme d'habitude. L'empereur a poussé le courage jusqu'à la témérité, devançant les soldats par le sang-froid qu'il montre toujours, il s'engageait très avant, il ne changeait jamais de position qu'au pas de son cheval, sous une pluie de balles et de boulets. Chacun frémissait de voir l'empereur s'exposer ainsi, et les soldats, pleins d'admiration pour cette audace, la regrettaient cependant tout haut.

"Sa Majesté est établie depuis hier dans la maison que l'empereur d'Autriche avait choisie lui-même pour sa résidence. L'ennemi a dû faire des pertes immenses. On n'a pu recueillir encore les renseignements nécessaires pour établir le chiffre de nos pertes qui, quoique beaucoup inférieures à celles des Autrichiens, sont cependant sensibles. Le général Auger est le seul de nos généraux qui soit blessé grièvement. L'empereur l'a nommé général de division sur le champ de bataille.

"On dit que les Autrichiens sont complètement démoralisés. Nous comme éloignés ici des lignes télégraphiques, ne vous attendez donc pas à des communications fréquentes."

Nous empruntons à une correspondance particulière datée de Castiglione le 26 juin, les passages ci-dessous:

"Après le combat et la retraite de l'ennemi, Sa Majesté accompagnée par M. le baron Larrey, médecin en chef de l'armée, a visité le champ de bataille faisant ramasser les blessés, assistant à leur pansement et assurant leur prompt transport aux ambulances.

"On doit signaler l'entrain extraordinaire de toutes les armes. Le général Ladmirault, ancien colonel de zouaves, a été remarquable pour la vigueur de son attaque.

"Il paraît que la cavalerie a donné d'une manière très remarquable.

"Le corps sardes, qui occupait, sous les ordres de S. M. Victor-Emmanuel, l'aile gauche de l'armée alliée, a soutenu intrépidement, pendant plusieurs heures, le choc de l'ennemi quatre fois supérieur en nombre, dit-on. Le roi a chargé lui-même à la tête d'un escadron de cavalerie.

"D'après les indications, 400,000 hommes ont été engagés dans la bataille, qui n'a de comparable, pour sa durée, que la bataille de Hochstedt, où Latour-d'Auvergne trouva la mort et où le général Lecourbe combattit les Autrichiens jusqu'à dix heures du soir, les chassant de leurs positions à la baïonnette.

"Il ne paraît pas douteux que l'ennemi croyait nous surprendre; c'est lui qui a été surpris le 24, au moment de tenter ainsi des, dit une dépêche, 120,000 hommes, infanterie, cavalerie et artillerie en bataille.

"Suivant l'opinion des hommes du métier, la bataille de Solferino a eu lieu dans les conditions les plus défavorables pour l'armée franco-sarde, qui était sans position d'arrière-garde, lorsque l'ennemi avait des retranchements disposés depuis plusieurs semaines. Des collines abruptes, des redoutes habilement construites, défendues par une nombreuse artillerie, tout concourait à rendre l'assiette de l'armée autrichienne extrêmement forte! On peut dire sans forfanterie, qu'entre la Chiese et le Mincio les ressources de l'art, propres à aider la nature du sol, avaient été prodiguées; de sorte que les positions de Pozzolengo, de Solferino, de Cavriana, de Castelgoffredo étaient et pouvaient être considérées, à juste titre, comme autant d'obstacles d'une résistance incontestable qu'il nous serait impossible de braver."

Outre M. le général Auger, qui a eu le bras emporté par un boulet de canon, les généraux Forey, de Ladmirault, et Dieu ont été blessés à la bataille de Solferino: heureusement les blessures de ces trois officiers n'affectent aucune gravité.

"Depuis deux jours, dit la *Patrie*, on a fait courir les bruits les plus graves au sujet des pertes qu'auraient éprouvées, à la bataille de Solferino, la maison militaire de l'empereur et l'état-major général de l'armée. Nous sommes heureux d'être en mesure de déclarer que ces nouvelles n'ont pas le moindre fondement."

D'après la *Patrie*, les bruits dont il s'agit s'obstinaient à faire le général Niel prisonnier des Autrichiens.

A la nouvelle de la victoire de Solferino, les fonds publics ont haussé à Londres et à Berlin, parce que—dit la *Gazette de Berlin*, qu'on est sur le point de l'avis du *Morning Post*—plus les coups sont décisifs, plus on se prévoit la fin de la guerre.

Voici en quels termes le *Pays* dépeint l'effet produit à Paris par la nouvelle victoire de Cavriana:

"On prévoyait si bien, d'après la position des deux armées, qu'une bataille était imminente, qu'hier au soir dans tout Paris le public était persuadé qu'un engagement avait eu lieu.

"On se bat aujourd'hui sur le Mincio, répétait-on de toutes parts.

"Aussi lorsque, ce matin, le canon des Invalides annonça à tout Paris le grand événement, personne ne fut étonné, et chacun s'écria: 'Je l'avais bien dit!'

"Le canon annonçait en effet une grande victoire; il était huit heures du matin, et dans les rues on se racontait déjà la grande nouvelle.

"A neuf heures, la seconde édition du *Moniteur* était distribuée sur les boulevards; le texte de la dépêche, passant de bouche en bouche, se répandait dans toute la ville avec une telle rapidité qu'à dix heures, sur tous les points de Paris, les maisons étaient pavoisées, et que dans les quartiers les plus reculés on connaissait le brillant succès remporté par nos armes.

"Chacun commentait à sa manière les résultats de la victoire de Cavriana, et à la porte des grands ateliers les ouvriers, sortis pour aller aux renseignements, parlaient avec enthousiasme de la victoire, et l'on entendait sortir des groupes ces mots, qui résumaient la grandeur et l'importance de la lutte:

"Seize heures de combat! . . . . — La ligne de bataille avait cinq lieues d'étendue! . . . . —Toute l'armée autrichienne a donné! . . . . Quelle victoire! . . . . — Les deux Empereurs étaient en présence! . . . . — C'est la fin de la guerre!

"Dans divers quartiers nous avons vu une voiture-tapissière remplie de drapeaux aux couleurs franco-italiennes, arrêtée de porte en porte par des acheteurs qui voulaient pavoiser leurs fenêtres.

"De toutes parts de grandes illuminations se préparent et la ville offrira ce soir un aspect féerique.

"A l'heure où nous mettons sous presse, la circulation a pris un développement qui ferait croire que nous sommes en un jour de fête; l'enthousiasme est à son comble, et l'on attend avec une curiosité anxieuse les détails sur la grande journée du 24 juin."

On lit dans l'*Ostdeutsche Post*:

"A l'entrée du port de Venise, près de Malamocco au Spignone, on a coulé trois vapeurs du Lloyd pour barrer tout à fait ce passage. Les autres navires de guerre autrichiens qui se trouvaient ici se rapprochent de la ville; le yacht à vapeur Phantasie, appartenant à l'archiduc, sera, après le départ de ce prince, conduit dans l'arsenal.

"Plusieurs petits bateaux côtiers qui avaient été capturés par les vaisseaux de guerre français ont profité de la nuit orageuse du 15 pour échapper à leurs gardiens et, malgré les boulets qu'on leur envoya, ils arrivèrent heureusement à Venise; les gens d'équipage ne se plaignent que de la surveillance sévère dont ils étaient l'objet; au reste, on ne les laissait manquer de rien, et on leur donnait les mêmes rations qu'aux matelots français.

On écrit de Massa, le 29 juin: Tout le 5me corps de l'armée d'Italie, sous les ordres du prince Napoléon, sauf la division d'Autemarre, est réuni à Massa au pied des Apennins. Il nous faut cinq jours pour les franchir. Nous sommes obligés de nous fractionner en plusieurs colonnes, les troupes et les voitures dans ce défilé de plus de trente lieues coupant des escarpements énormes. Lorsque nous serons tous engagés, on pourra dire que la colonne ne formera qu'une file contiguë depuis Massa jusqu'à Fornoue. Le pays n'offre rien; nous sommes obligés d'emporter vivres et fourrages, et comme nous n'avons pas moins de 5,000 chevaux, vous devez juger de ce qu'il faut de mulets et de voitures à bœufs pour porter l'avoine nécessaire. Le prince Napoléon a présidé à toute l'organisation de cette marche difficile avec beaucoup de sollicitude et de succès.

Le transport des malades, et les soins à leur donner pendant la route, sont assurés. Les Alpes impériale a fait venir la Reine Hortense à Avezzana, petit port près de Massa. Les malades vont y être embarqués et transportés à Livourne, de sorte que tout ce qui se porte, et ce qui reste dans les meilleures conditions. Le prince a fait compléter l'équipement et les souliers, et tout le monde [illegible]

Enfin, les précautions les plus minutieuses ont été prises pour que nous débouchions dans la vallée du Pô en aussi bon état que nous sommes de nos casernes. Lorsque Parme y ralliera la division d'Autemarre, que les Toscans, de qui sont déjà de ce jour, le 5e corps, pourvu d'une artillerie formidable, d'approvisionnements considérables, sera d'un corps d'armée très important, l'empereur ayant manifesté l'intention de laisser au prince le commandement de la division d'Autemarre. Nous allons enfin trouver cette division, composée des plus solides d'Afrique, parmi lesquels [illegible] et dans la ville des Français.

"Il est de la plus haute importance que, dans cette guerre, l'ennemi [illegible] et d'une [illegible] de Vérone. Ce corps, aujourd'hui partout est sûr et équipé, brûle de se mesurer avec l'ennemi à côté des Français.

"Voilà que fait des corps que le commandant en chef du 5e corps va faire entrer en ligne, dans une action où l'on a un but que nous ne connaissons pas encore, [illegible] de la grande armée, [illegible] du Mincio et de la volonté de l'empereur. Ce que l'on peut affirmer, c'est que le 5me corps est [illegible]

L'enthousiasme des artistes augmenté par une longue attente et par les ovations des populations, ne connaît plus de bornes. Leur affection pour le prince, qui s'occupe d'eux, de leurs besoins, de leurs intérêts, avec tant de sollicitude et d'intelligence, leur affection, dis-je, est vraiment touchante. S. A. I. ne peut pas paraître dans un bivouac sans être acclamée.

Association dramatique des jeunes gens créoles.

Monsieur l'Editeur,

La charité revêt toutes les formes les plus séduisantes et les plus gracieuses. Aux fêtes où les dames de la ville ont [illegible] leurs œuvres d'art créées par elles, succèdent les représentations, données par l'Association Dramatique des jeunes gens créoles.

Les Dames de la Providence ont reçu de ces derniers une somme de $400, produit d'une représentation donnée au Théâtre d'Orléans, et destinée à l'Asile des veuves et des vieillards malades. Elles vous prient, Monsieur l'Editeur, d'être leur interprète auprès de ces artistes d'un jour, qui ont si bien fait partager les infortunés à leurs plaisirs intelligents. Elles désirent aussi faire connaître au public que M. Placide Canonge a gratuitement mis la salle de la rue d'Orléans à la disposition des jeunes gens, en apprenant le but de la représentation.

La direction du Gaz a voulu, elle aussi, contribuer à cette bonne œuvre, en donnant gratuitement l'éclairage de la soirée. Elle est du reste coutumière du fait, et s'associe avec empressement à tout ce qui est destiné à soulager les pauvres.

Les Dames de la Providence sont heureuses de ce don considérable, qui viendra en aide aux veuves et aux vieillards placés sous leur direction. Elles ont pu apprécier depuis longtemps l'inépuisable charité des habitants de la ville, qui leur a permis de réaliser l'œuvre qu'elles ont entreprise.

L'Association Dramatique des jeunes gens créoles s'est acquis des titres à leur reconnaissance. Elle a eu toute chance de ses spectateurs par la révélation inattendue de véritable talent dramatique.

Nos jeunes amis [illegible] — Nous avons eu le plaisir de serrer la main, dimanche dernier, d'un vieil ami le Dr Casabavant qui nous avons vu avec plaisir que son séjour à la Nouvelle-Orléans et la vie de cabinet exigée par sa profession n'accordent parfaitement avec sa santé. Il venait voir ou passer ses amis d'autrefois et il est reparti le lendemain à bord du steamer, malgré les vives instances de beaucoup de ses anciens amis qui voulaient le retenir. [illegible] Mais ce n'était pas une visite d'amitié et non d'affaires; d'ailleurs ses engagements en ville ne lui permettaient pas de rester plus longtemps à la campagne. L'enseigne avant inamovible plusieurs des personnes qui tenaient à le consulter à lui de préférence à tout autre dentiste à cause de son talent bien connu, ont pris le parti de le suivre à la Nouvelle-Orléans.

Le Dr Casabavant a été, pendant plusieurs années, le bienfaiteur des Attakapas et dans quelques autres paroisses adjacentes où sa réputation l'avait précédé. Il n'a jamais pu rester longtemps quelque part, car il était immédiatement appelé ailleurs. Un mouvement incessant et ce travail excessif finirent au-dessus des forces du docteur; retourné n'y eut pas tenir; aussi prit-il la résolution de se fixer dans une ville où ce travail serait moindre. Il se pouvait mieux choisir que la Nouvelle-Orléans, d'autant plus que sa connaissance des trois langues qui y sont parlées, le français, l'anglais et l'espagnol, jointe à son habileté pratique, devaient le recommander tout naturellement à la clientèle.

Mais il était loin de penser que dans une ville où il n'avait presque aucun ami, il pourrait si vite se faire une position aussi éminente que la sienne. Malgré son énergie et son activité, le docteur peut à peine suffire au travail, et éprouve naturellement le besoin d'une distraction de quelques heures. Il ce qui l'a conduit parmi nous. Nous devons dire que son habileté est connue au nord de ceux qui sont venus pour les habitants de la Nouvelle-Orléans qu'il [illegible] à la campagne. Il est à la disposition de sa clientèle en ville. Le cabinet du Dr. Casabavant est établi rue Royale, No 142.

[Gazette et Sentinel de Plaquemines 16 juillet.]

---

Décédée hier soir, à 5 1|2 heures P. M., à l'âge de 16 ans 1|2, Louisa CABRALLES, fille de Mad. Vve Ed. CHEVON. Ses parents sont priés chez sa mère, rue Villeré, entre Dumaine et St Philippe. Les amis de la famille et ceux de son frère Ed. Crevon sont priés d'assister à son enterrement qui aura lieu cette après-midi à 5 1|2 heures P. M.

Décédée à Mandeville, le 15 du courant, à l'âge de 29 ans, Mme Charles LAFITTE, née Mathilde Meuse.

Décédé, ce matin à 1 heure, Jean Adolphe LACROIX, âgé d'un an et 10 jours, fils de Paul Lacroix et de Mathilde Beaufort. Les parents et connaissances de la famille ainsi que les membres de la Société Française sont invités d'assister à l'enterrement qui aura lieu aujourd'hui à 4 heures P. M. Le corps sera exposé rue Esplanade, entre Urquhart et Girod.

Décédée hier soir à 10 heures, à l'âge de 24 ans, Marie MARLIN, épouse de Philippe Pannelle, ses amis et connaissances sont priés d'assister à ses funérailles qui auront lieu cette après-midi à 5 heures. Le convoi partira de sa dernière demeure, encoignure Amour et St Antoine, troisième district.

SERVICE FUNÈBRE.

Décédé lundi 4 juillet, à huit heures du matin, chez son frère, M. Charles Vincent, paroisse St Jacques, à l'âge de 54 ans, le Rév. J. H. LEBLANC, Recteur de l'église Ste-Anne, rue St Philippe (Nlle-Orléans). Le clergé de la Nouvelle-Orléans, la congrégation de l'église Ste-Anne, qu'il a desservie pendant plusieurs années, [illegible] sera chanté mercredi prochain, 20 juillet, dans l'église Ste-Anne, à 8 1|2 heures du matin.

18 juil—2t

Mariés samedi, 16 du courant, à 5 1|2 heures du soir, à l'église St Augustin, par le Rév. Portiers, Marie Emma BAUHMEIN au capt. JOHN REY, tous deux de cette ville.

## AUX DAMES!

[illegible]

L'AFFAIBLISSEMENT GENERAL DES FACULTES [illegible]

18 juil—3t J. WRIGHT & Co. Nos 21 et 151, rue de Chartres.

## Vermifuge du Dr. McLane!

AUTRE TEMOIGNAGE DE MEDECIN.

[illegible]

L. CARTER, M. D.

[illegible] FLEMING BROS. [illegible]

NOUVEL & MEAD, Agents en gros pour le Sud, 131 et 133, rue de Chartres.

## SAUVEZ VOS JARDINS!

[illegible] MM. BARNES & PARK, de New-York, [illegible]

## E. PRADEL

[illegible]

E. PRADEL.

## ATTENTION

[illegible]

## Nova Sociedade Lusitana de Beneficencia de Nova Orleans.

ASSEMBLEA GERAL.

Conforme manda o artigo VIII, vosso [illegible] Sociedade; a Assemblea Geral terá lugar [illegible] horas da noite, no seu local No 266 rua Old Levee entre St Philippe et Ursulines. [illegible]

Por mandado do Presidente,
ANTHONY SAMBOLA, Secretario.

NOTICIA ESPECIAL.

[illegible] na Igreja de S. Agostinho, [illegible]

ANTHONY SAMBOLA, Secretario.

N. O. 14 de Julho de 1859.

## Nouvelle Société Lusitanienne de Bienfaisance de la Nouvelle-Orléans.

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE.

CONFORMÉMENT à l'art. VIII, etc. [illegible] LUNDI PROCHAIN, 18 juillet 1859, à 7 heures du soir. [illegible]

Par ordre du Président,
ANTHONY SAMBOLA, Secrétaire.

AVIS SPECIAL.

[illegible]

ANTHONY SAMBOLA, Secrétaire.

Annonce importante aux dames.

MARCHANDISES SECHES DE CHOIX

A VENDRE A L'AMIABLE.

Ayant mis le prix de mon stock aussi à chaque mètre au-dessous des prix ordinaires afin de faire place pour mes marchandises de commerce [illegible]

LE TOUT SERA VENDU A L'AMIABLE

ET A UNE

IMMENSE REDUCTION.

[illegible]

JOHN TODD,
Nos 12 et 14, rue de Chartres.

18juil—2

Vallée de la Nlle-Orléans [illegible]

[illegible]

Bureau du chef de la Police.

Nlle-Orléans, 16 juillet 1859.

[illegible]

Au public.

[illegible]

PEDRO SAVINI, père,
LOUIS SAVINI,
CHARLES SAVINI,
PAUL SAVINI.

Avis.

CONFORMÉMENT à la loi, adoptée dernièrement par la Législature de l'Etat, [illegible]

PAULIN DUBEL.
F. DUBEL & CO.
Nlle-Orléans, 16 juillet 1859.

## Ve Hébert & Co.
LIBRAIRES FRANÇAIS,
160 rue de Chartres.

[illegible]

197......Rue Royale......197
Alfred Chat.
Reçu par le Nord:
PAPIERS PEINTS.

[illegible]

P. L. BERNARD.

[illegible]

BARRIE & GIRAUD, 34 Vieille-Levée.

## Avis.

[illegible]

## Aux planteurs sucriers.

SYSTEME DU COLONEL STEWART

[illegible]

## Fabrique d'eau de Seltz.

Rue St-Claude, No 124.

[illegible]

## HOTEL D'EUROPE.
A BILOXI.

[illegible]

E. PRADEL.

## AVIS.

[illegible]

## Madame MAUD,
LA GRANDE
PHRENOLOGISTE,
[illegible]
No 56, rue Bourgogne,
Entre les rues Bienville et Conti.

[illegible]

Les personnes de 10 à 60 ans qui ont vainement essayé d'apprendre L'ANGLAIS, doivent aller à l'établissement du Prof. RHETTS, 12 RUE St-CHARLES.

[illegible]

MATHEMATIQUES, ECRITURE, TENUE DE LIVRES, &c.

E. PRADEL,
16.......RUE DE St CHARLES.......16

COUTELLERIE — COUTELLERIE!

[illegible]

Maison Rouge No. 1.
ENTRE LES DEUX MARCHES.
DOSSET & GUESTRAN.

[illegible]

Avis aux Amateurs.

VINS DE CHOIX DE BORDEAUX.

[illegible]

FAURES & BORDIAN.

MAISON E. GUITTARD
[illegible]
GRAND RABAIS !!!

[illegible]

HOTEL ST LOUIS.

[illegible]

ACCOUCHEUSE.

[illegible]

PAUL E. THEARD,
AVOCAT.

[illegible]

College St Joseph.
Bardstown, Kentucky.

[illegible]

Chaudières anglaises à gaz.

[illegible]

Institution Charpaux.

[illegible]

F. CHARPAUX.

BAY WATER.

[illegible]

A louer.

[illegible]

$100 de Récompense.

[illegible]

A VENDRE.

[illegible]

Aux Propriétaires et Entrepreneurs.

[illegible]

A vendre en magasin.

200 barriques VIN ROUGE [illegible]

[illegible]

Champagne.

40 [illegible]

COMPAGNIE D'ASSURANCE "HOPE" DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

[illegible]

PLACIDE FORSTALL, président.
E. DE BUYS, secrétaire.

Compagnie d'Assurance du Sud.

No 22, rue St. Charles.

[illegible]

AVENDANO HERMANOS.

[illegible]

P. AVENDANO.
T. AVENDANO.

ECOLES PUBLIQUES DU DEUXIEME DISTRICT.

[illegible]

Université de la Louisiane.

COLLEGE ET ECOLE DE GRAMMAIRE.

[illegible]

PAPIERS PEINTS
Vve HEBERT & Co.

[illegible]

Changement de bureau.

[illegible]

LISEZ CECI.

[illegible]

A vendre à grand Rabais.

[illegible]

J. LABILLE.

Dernière année.

MADAME ALLUARD,
Somnambule,
Rue Bourbon, 261.

[illegible]

Hotel d'Orléans.

[illegible]

Conservez vos dents.

J. A. CASABAVANT, [illegible]

[illegible]